

**MA MAUVAISE
RÉPUTATION**

MOURAD BOUDJELLAL
avec Arnaud Ramsay

MA MAUVAISE RÉPUTATION

Éditions de La Martinière

ISBN : 978-2-7324-5933-2

© 2013, Éditions de La Martinière,
une marque de La Martinière Groupe, Paris, France
Connectez-vous sur :
www.lamartinieregroupe.com
Dépôt légal : mai 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Alya, celle pour qui le père n'est pas
éditeur, mais président de club...*

M. B.

À mon père, ce battant, que j'aime

A. R.

Avant-propos

Les mouettes tournoient dans le ciel, se frôlent et lâchent leur petit cri aigu. Pas de quoi bouleverser la concentration de la légende Jonny Wilkinson. Sur la terre ferme, l'auteur du drop décisif contre l'Australie en finale de la Coupe du monde 2003 peaufine, encore et toujours, son jeu au pied. Seul, au soleil couchant. Ses partenaires du Rugby Club Toulonnais (RCT) sont partis depuis que Bernard Laporte a sifflé la fin de la séance. Perfectionniste à tendance maniaque, l'ouvreur anglais anobli par la reine prolonge l'entraînement entre les poteaux. Au cœur du Tournoi des Six Nations, il a prévenu son président qu'il resterait une saison de plus sur la Rade. L'annonce ne sera officielle que de longues semaines plus tard¹. Tandis que Wilkinson, dans sa position si reconnaissable, enquille les tentatives sur la pelouse du stade Ange-Siccardi, à Berg, Mourad Boudjellal l'observe depuis la fenêtre de son bureau. « Si ça se trouve, on remportera le Top 14 sur une pénalité de Jonny à la dernière seconde », lâche-t-il, un rictus au coin des lèvres. La quête du Brennus vire à l'obsession. Jusque-là, la formation toulonnaise dispute un championnat idéal. Le vilain garnement au sourire espiègle et enfantin ne jubile pas encore. Mais son rêve d'adulte se rapproche.

1. Dans une interview au *Times* du 30 mars 2013.

Nous sommes en février 2013, enregistrement de la troisième et dernière session d'entretiens, étalés sur quatre mois. Comme d'habitude, le débit est torrentiel, la mémoire intacte et précise, le sens du récit et de la formule implacable. Le cerveau mouline à toute berzingue et il ne perd jamais le fil de sa pensée, en dépit d'apartés avec son directeur général ou son responsable juridique, des interviews distribuées, des réunions avec Laporte pour rencontrer un joueur en vue de la saison prochaine, des échanges téléphoniques avec Jacky Lorenzetti, président du Racing-Métro, ou Pierre-Yves Revol, l'ancien patron de la Ligue nationale de rugby (LNR) ; sans oublier le plaisir de tendre l'oreille pour écouter les directives ludiques de Tiburce Darou, le nouveau préparateur physique. « Ce livre va me permettre de mesurer si ma vie est suffisamment intéressante. À défaut d'une psychothérapie, ce sera une façon de recevoir des critiques sur le film de mon existence », avait-il lancé.

Le vouvoiement sera de mise. Mourad Boudjellal, ambitieux qui s'assume, décomplexé par rapport à l'argent qu'il gagne et dépense – car conscient qu'il s'agit d'un moyen et non d'une valeur –, et client rêvé pour les journalistes – disponible même si constamment occupé, avec toujours la repartie qui attise volontiers la polémique –, s'est paradoxalement peu dévoilé jusque-là. C'est l'occasion. Sa femme, Linda, en charge des produits dérivés du RCT, n'est pas mécontente. « Comme il intériorise beaucoup, ça va lui faire du bien », a-t-elle glissé. Le président-propriétaire, qui triture sans cesse ses deux téléphones portables, chausse et retire ses lunettes, ne doit pas être réduit à la grande gueule de l'Ovalie, à l'homme qui assure le spectacle, transformant comme José Mourinho les rendez-vous avec les médias en champ de bataille, électrisant l'ambiance pour mieux protéger ses joueurs. Il est aussi capable, en toute discrétion, de prendre

la plume pour s'excuser auprès de son homologue en colère de Lannemezan, commune des Hautes-Pyrénées traitée dans un article par le centre varois Mathieu Bastareaud de « trou du cul du monde », joignant à son courrier un maillot des Rouge et Noir. Et, cinq fois par semaine, avant un déjeuner léger au RCT Café, sa brasserie place Besagne, il ne déroge pas au rituel : rendre visite à sa maman, Zakia.

Le dialogue entre nous s'est noué entre les quatre murs de son espace, au siège du club, où figurent des portraits des grands anciens et la houppette du souriant Félix Mayol. Le lieu lui ressemble : sur un cintre la veste noire coudières rouges aux couleurs du club portée les jours de matchs suivis au bord de la pelouse ; au mur une photographie du *greatest* Mohamed Ali et un article du *Figaro littéraire* où il pose aux côtés d'Antoine Gallimard ; sur le bureau une figurine de Spider-Man, une autre de Rahan, un Alph'Art, trophée récolté en 2000 au festival de la BD d'Angoulême offert par Didier Tarquin, le dessinateur de la série *Lanfeust*. Accrochées aussi, une dizaine de planches dédicacées sous cadre. On reconnaît le trait de son frère aîné Farid ou un extrait d'*Astérix* croqué par ses amis, qu'il a édité avec la bienveillance d'Uderzo. Au-dessus de l'ordinateur, il a scotché une parodie de *L'Équipe Mag*, publiée au moment de la sortie de *La Vérité si je mens 3*, l'hebdomadaire s'étant amusé à revisiter le casting en lui confiant tous les rôles de cette comédie...

Superstitieux, pointilleux, bosseur, ponctuel, épicurien – la Pro D2, puis le Top 14 ont été l'occasion de plusieurs étoilés avec sa femme –, en conflit avec le sommeil – synonyme pour lui de mort –, pressé – et notamment en voiture –, amateur de voyages et des aéroports internationaux – il arrive en avance et contemple le ballet des départs et des arrivées, imaginant la trajectoire des uns et des autres qui ne font que se croiser –, athlétique – il court tous les matins dans sa salle de sport –,

Mourad Boudjellal a l'art de l'essentiel. Il rigole également beaucoup, aux éclats, tant pour lui l'existence est un jeu à ne pas trop prendre au sérieux. Le gamin de la rue Baudin, dans le quartier Chicago de Toulon, est du genre à vous dire : « Les Caraïbes me fascinent, j'ai dû anciennement être pirate » ; « si mon histoire devient un film, je ne vois que Brad Pitt pour jouer mon rôle » ; ou encore « et si on appelait le livre *Le Président mégalo* ? ». Fasciné par les États-Unis – il est allé des dizaines de fois à Miami –, le pays de tous les possibles, son destin ressemble à une *success story*, de la basse ville de Toulon à la piscine du Beverly Hills Hotel, d'Angoulême au Stade de France. « Le plus important n'est pas l'endroit où l'on se trouve, mais le chemin accompli depuis la naissance. Je n'ai pas oublié les moments où je partageais une bouteille de Fanta à quatre avec mes sœurs et mon frère », résume-t-il.

Il voit la vie en couleurs et sait matérialiser ses aspirations, lui qui ne s'interdit rien. Mourad, en arabe, signifie « qui est désiré de Dieu ». De l'origine de son prénom, il n'a cure. Pourtant, en scrutant les traits de caractère qui lui sont accolés, certains frappent les esprits. « Fiers et orgueilleux, ce sont des hommes qui cultivent leur distance. Esprits très critiques, à l'humour décapant, ils aiment dominer et commander ; leur autorité naturelle les y aide. Intelligents, travailleurs opiniâtres, leur capacité d'adaptation est grande ; d'ailleurs ils aiment que ça bouge. Ce sont des anticonformistes avec un petit côté de fantaisie. Ils désirent conquérir, posséder et savent user, sinon abuser, de leur magnétisme. Ils aiment les exercices physiques, le sport et l'action, lesquels sont nécessaires à leur équilibre », lit-on ainsi dans un dictionnaire des prénoms. Étonnant. Ou encore : « Il est facilement ombrageux, susceptible et agressif, particulièrement lorsqu'il ne maîtrise pas la situation. Rapide et souvent pressé, il est impulsif et irritable » ; « strict, autoritaire, loyal, franc et

direct, il a horreur des faux-semblants, des mensonges, de la flatterie », « ne sera pas vraiment tenté par les études longues, car son besoin d'action et de réalisation est précoce » ; mais aussi : « Ne vous y trompez pas, Mourad est un tendre, au fond. »

La musique, souvent, résonne dans son bureau. Le matin, en arrivant, pour lancer sa journée, il aime faire grimper les décibels, lançant sur Internet un clip de U2, de BB King, de Status Quo ou de Compay Segundo. « Mandela Day » de Simple Minds et « Unis vers l'uni » de Michel Jonasz appartiennent aussi à son panthéon. Il ne laisse à personne le soin de s'occuper de la programmation de Mayol. Mais il n'y diffuse pas son morceau fétiche autant que porte-bonheur : « You keep me hangin'on », par Kim Wilde. Souvenir de la blonde chanteuse anglaise, vue sur scène dans les années 1980 durant l'enregistrement de l'émission *Ambitions* de Bernard Tapie. « C'est en écoutant ce morceau que j'ai décidé de me lancer, il m'a envoyé des ondes positives et, depuis, m'accompagne », évoque-t-il. Avant un rendez-vous avec son banquier, il se plongeait dans Charles Aznavour, de « Je m'voyais déjà » aux « Émigrants », convaincu au contraire que mettre Édith Piaf était annonciateur de malheurs. Chacun sa méthode. « Chez Soleil, quand je faisais les comptes, je mettais le son à fond et je fermais la porte. Cela signifiait qu'il ne fallait pas me déranger », dit-il.

Rien n'est anodin chez lui, notamment les messages glissés au stade avant les matchs, témoignage que sa culture n'est pas celle du Sud-Ouest, qui irrigue le rugby, mais un mélange de télévision, de BD, de cinéma et de rock'n'roll. Il se régale des messages subliminaux diffusés, comme ce « Chant des partisans » lancé une semaine de grève nationale, ou ce « Bons baisers de Russie ! » sous une photo de Gérard Depardieu ! Alors que l'élection de François Hollande était quasiment

actée, il avait hésité, pour saluer le retour de la gauche, à faire cracher dans les enceintes le morceau « Tonton », de Renaud. « Je n'ai pas osé, le RCT doit être apolitique, sauf exception », confie-t-il. Le 9 mars 2013, au lendemain de la journée internationale des droits des femmes, en préambule d'un large succès contre Biarritz, il a ajouté une nouvelle facétie à son répertoire : faire apparaître sur les écrans géants de Mayol le portrait de Dominique Strauss-Kahn avec, en sous-titre, « Bonne fête à toutes » ! Certains se sont offusqués de cette provocation, lui qui a plutôt de la tendresse pour DSK. « Quand je pense à un truc amusant, je ne me soucie pas beaucoup de l'avis des cons, a-t-il expliqué à *La Provence*. Sinon je ne ferais rien. Accessoirement, quand j'arrive à choquer un peu les cons, j'ai réussi ce que je voulais faire. »

Sa philosophie tient aussi dans cette confession pendant la réalisation de l'ouvrage : « Je ne conçois pas que l'on puisse vivre les choses de façon tiède. » Parce que Toulon. Parce que Mourad Boudjellal.

Arnaud Ramsay, mars 2013

Président énervant

Le jour où je meurs, j'ai imposé une seule chose au Rugby Club Toulonnais en guise d'hommage : que l'on respecte, avant le coup d'envoi au stade Mayol, deux minutes de silence. Non pas car je suis le personnage le plus important de l'équipe. Mais, parce que deux minutes, c'est vraiment chiant ! Ce serait ma dernière façon d'emmerder le monde du rugby, et autant le faire jusqu'au bout. Vraiment, j'ai exigé ces deux minutes. Je suis un président énervant. C'est inscrit dans mon caractère. Et ça me plaît. Dans la bande dessinée comme dans le rugby, j'ai établi mes propres règles, esquissé moi-même les contours de leurs limites. Si j'ai en tête une bonne formule, quand bien même elle n'est pas totalement justifiée, je dégaine, quitte à m'excuser ensuite. Prêt à tuer pour un bon mot ? Presque. Il ne faut pas m'en vouloir. En gardant le silence alors que ça me brûle les lèvres, j'aurais l'impression que cela serait perçu comme une lacune d'intelligence. Après tout, ce ne sont que des mots, pas des actes.

Beaucoup seraient surpris de constater, si demain mon sport devait partir en guerre, par l'énergie que je déploierais pour le défendre, y compris en protégeant la Ligue nationale et la Fédération française de rugby (FFR), avec qui j'ai connu de nombreux échanges aigres-doux. Malgré tout le mal prononcé sur ces institutions, je serais l'un de ses plus virulents soutiens.

Je suis aussi capable de critiquer mes amis, justement parce que ce sont mes amis. Prenez Christophe Arleston, auteur de *Lanfeust de Troy*, la série d'heroic fantasy que j'ai publiée chez Soleil Productions, avec plus de six millions d'albums vendus dans le monde. Il a beau être comme un frère pour moi, je peux l'égratigner durant tout un dîner, au grand étonnement de ma femme. Mais si d'autres s'attaquent à lui, je sors les griffes : je ne les autorise pas à en dire du mal !

Il y a la forme et le fond. Si je n'emploie pas une certaine forme, on ne retient pas le fond. Je ne cherche pas à provoquer, je ne joue pas un rôle. J'assume d'être un président-supporter. Cela ne me dérange pas de parler comme si j'étais au bar avec nos fans. Par exemple, lorsque le RCT a été battu par Clermont en janvier 2012, j'aurais pu raconter que l'arbitrage ne s'était pas montré à la hauteur, qu'il avait une fois de plus choisi son vainqueur. Cela a déjà été dit des centaines de fois, ça aurait fait « pschitt ». Je ne suis pas fabriqué dans le même moule que les autres du monde du rugby, de par ma culture et mes origines. Les mots sont des concepts. Ce n'est pas ça, la grossièreté. Je ne voulais pas choquer. Pourtant, c'est ce qui s'est produit après que j'ai dénoncé une « sodomie arbitrale ». Soudoyer l'arbitre est bien plus sale que ce que j'ai pu dire. Ce sont les attitudes qui sont vulgaires. Je n'y peux rien si, depuis un an, d'après l'institut Médiamétrie, qui mesure tous les six mois la cote de popularité des clubs, le RCT devance tous les autres. La saison dernière, nous avons été diffusés dix-sept fois en direct sur Canal + : le record. Les gens en ont assez des personnes inodores, à l'image de ces hommes politiques qui ont tué le pays à force de discours lénifiants, garantis « zéro prise de risque ». Je ne suis pas prétentieux, juste ambitieux. Et peut-être un peu prétentieux quand même...

Dans ses réactions, Bernard Laporte, notre entraîneur, peut se montrer plus violent que moi, moins nuancé. Parfois, il me fait peur ! C'est un sniper. Moi, je réplique quand on m'attaque. Ou j'use du second degré. Comparé au PSG à la lueur de notre effectif et de nos moyens, j'avais répondu à *Sud Ouest* en début de saison : « Nous n'avons aucun problème d'argent et nous ne regardons pas à la dépense. On est d'ailleurs en train de refaire le parking du stade Mayol pour que les joueurs puissent garer leurs Cadillac. On paye également deux vigiles à l'entrée des vestiaires, parce qu'une fois que les joueurs ont posé leurs montres et leurs affaires, il y a 35 kg d'or dans les vestiaires. Il y a deux endroits comme ça dans le monde : Rodeo Drive à Los Angeles et Mayol à Toulon. Mayol, c'est Beverly Hills. Cartier compte même ouvrir une boutique, parce que nos supporters sont riches aussi »... Telle est ma méthode.

Au cours de ce même entretien, j'avais été interrogé sur la sortie d'André Boniface¹. L'ancien trois-quarts centre international, 78 ans, venait de sévèrement critiquer notre jeu. J'avais rétorqué sur le mode de l'humour : « Nous, on a créé une économie. On crée de l'audience à la télé, on crée de la billetterie pour les équipes qui nous reçoivent, on crée de l'impôt. J'ai entendu ce qu'a dit Boniface, alors j'ai revu un match de son époque en noir et blanc. Ça jouait tellement au ralenti que j'ai cru que mon lecteur DVD avait un problème. » Bernard Laporte s'était montré nettement plus cinglant. Après un large succès face à Bordeaux-Bègles,

1. Boniface, symbole du French Flair, avait critiqué le 1^{er} septembre 2012 sur Canal +, à la mi-temps de Mont-de-Marsan-Toulon, une « équipe de milliardaires qui ne prouve rien du tout ». Dans *L'Équipe*, il en avait rajouté : « Je me suis emmerdé pendant quarante minutes. J'ai trouvé les Toulonnais d'une tristesse désolante. »

il l'avait allumé en conférence¹. Pour apaiser les tensions, j'avais invité Boniface à venir à Mayol un jour de match. Il avait le droit de nous critiquer, pas celui de donner une image caricaturale du club et de verser dans le mensonge. Son look était amusant, j'ai joué sur ce contraste, ce n'était pas méchant. Jamais je ne me serais permis de l'attaquer sur son âge, d'autant que ma maman a le même âge que lui. C'est pourquoi j'ai trouvé détestable que *Midi Olympique* invente un propos, mettant dans ma bouche que, lorsqu'il passerait par Mayol, nous lui fournirions un fauteuil roulant afin qu'il s'installe au bord du terrain. Il s'agit d'un procédé d'un autre temps, d'un autre régime.

Le *Midol* est un bel outil mais un journal poussiéreux, qui repose sur le concept suivant : citer le maximum de joueurs, entraîneurs et dirigeants, dans l'espoir qu'ils l'achètent ! À son directeur de la rédaction, auteur d'une biographie d'André Boniface et qui tartine de façon indécente son magazine de publicité sur ses propres bouquins, je pourrais dire, comme François Mitterrand à Valéry Giscard d'Estaing en 1981 lors du débat présidentiel de l'entre-deux-tours : « Vous avez tendance un peu à reprendre le refrain d'il y a sept ans, l'homme du passé. Il est quand même ennuyeux que vous soyez devenu, vous, dans l'intervalle, l'homme du passif. » Le *Midol*, qui a titré un jour sur moi « Attention fada », sans point d'interrogation... Il y a aussi, et on ne le dit pas, des conflits d'intérêts : Pierre Fabre, fondateur du troisième laboratoire français et président du Castres Olympique, a des parts au sein du *Midi Olympique*. Le *Midol*,

1. Laporte : « C'est marrant, parce que j'ai reçu vingt textos d'anciens joueurs de Béziers et d'autres clubs qui me disent : "C'est merveilleux, [il] fermera sa gueule." Maintenant, si on donne du pouvoir à Boniface, qui a tout manqué dans sa vie, alors où on va ? Dans ce cas-là, demain, je vais dire à Hollande ce qu'il faut faire ! »

via son agence Ovalie Communication, s'occupe de la régie publicitaire du club de Biarritz. Le titre fournit aussi des prestations auprès des partenaires de l'équipe de France, liées à l'accueil et l'hospitalité. Et puis le *Midol* fait partie du groupe *La Dépêche*, basé à Toulouse, dont le PDG est l'ancien ministre Jean-Michel Baylet, président du Parti radical de gauche et sénateur du Tarn-et-Garonne. De toute façon, quand *Midi Olympique* dit du bien de vous, c'est le début des emmerdes ! Dès que le journal explique pourquoi nous allons gagner, le RCT s'incline ! *L'Équipe* est un quotidien de très bonne qualité, et qui se mouille davantage. C'est l'organe le plus contestataire, malgré des amitiés naturelles quoique pas toujours mentionnées comme telles, et ses journalistes ont un vrai talent de plume.

Il est donné de moi dans les médias l'image d'un méchant. Pourtant je suis vraiment un gentil. Je suis même totalement inoffensif. J'extériorise simplement ce que certains intériorisent. Je ne me reconnais pas toujours dans les portraits dressés, notamment par la presse étrangère. Les Anglais, par exemple, m'appellent *money bag*, sac d'argent. C'est réducteur.

Je ne manie pas la langue de bois. Quand je l'utilise, personne n'y croit. Et, quand je dis du bien, on me le reproche en affirmant que je rentre dans le système ! Si j'assume que j'aime beaucoup et respecte Thomas Savare, le patron du Stade Français, c'est une réalité. Vraiment, je l'aime bien, je me mets souvent en réunion à côté de lui, à la Ligue. Il est humble, bosseur, ce n'est pas qu'un « fils de ». Certes, il a eu droit à une saillie de ma part, mais c'est parce que je n'ai pas pu m'en empêcher. Le ton était monté autour du match contre le Stade Français, reçu à Mayol le 1^{er} novembre 2012. J'avais lâché à propos de leur président : « C'est vrai qu'il fait juste partie des cinquante plus grandes fortunes de

France¹, qu'il a un jet privé et a injecté 20 millions d'euros dans le club en deux ans, sinon le Stade Français serait en Fédérale 12. Je crois qu'il faut faire preuve de pudeur quand on a les moyens du Stade Français. Moi aussi, j'ai investi de l'argent, mais la différence, c'est que j'ai investi l'argent de mes enfants et lui celui de ses parents. »

Je n'avais pas préparé cette tirade, elle m'est venue comme ça. J'ai un esprit qui cherche la vérité et accouche de ce genre de formules. L'une d'entre elles m'a d'ailleurs fait gagner une procédure et avait épaté mon avocat. Patron de la maison d'édition Soleil Productions, en litige avec Hachette, j'avais réglé mon différend au tribunal de commerce. Au moment du référé, le juge m'avait sondé pour savoir si j'avais quelque chose à ajouter. J'avais alors improvisé : « Monsieur le président, la peine de mort a été abolie en matière pénale. Je vous demande de ne pas me l'appliquer en matière commerciale. » Et j'avais gagné. Parfois, j'ai conscience d'abuser de certaines tournures, dont j'aurais pu m'abstenir. Mais je sais ce qu'attendent les journalistes. Et comme je suis un gentil garçon...

Quand le RCT est attaqué, je n'ai aucun état d'âme à utiliser l'« arme chimique ». En l'occurrence, Richard Pool-Jones avait tiré le premier. Le matin du match, le directeur sportif du Stade Français², que j'apprécie plutôt, avait jugé Toulon en expliquant qu'ouvrir le chéquier pour contribuer à l'inflation des salaires n'était pas son genre, que lui essayait de créer une ambiance club plutôt que de faire venir des stars. Dans ce domaine, nous n'avions pas de leçon à recevoir de la part du Stade Français. En découvrant ses propos dans *L'Équipe*,

1. Thomas Savare, 45 ans, est le fils de Jean-Pierre Savare, fondateur d'Oberthur Technologies, spécialisé dans la conception et la fabrication de carte à puces et l'impression de documents fiduciaires, implanté dans 37 pays.

2. Fin mars 2013, il a quitté ses fonctions pour redevenir vice-président du conseil d'administration du Stade Français.

j'étais allé le voir sur la pelouse avant la rencontre. Le dialogue s'était engagé. Je lui avais glissé qu'il avait voulu faire le beau mais que, maintenant, nous allions jouer intellect contre intellect. Il m'a de nouveau reproché la politique du portefeuille qui faisait gonfler le prix des transferts, ce à quoi j'ai répliqué : « Mais non, les gros clubs fabriquent l'économie du rugby. Ce sont ces transferts qui font avancer notre sport, créant des charges et des produits. Et, normalement, les produits doivent être plus forts que les charges. » Il s'est défendu de ce côté systématique, j'ai argumenté que ça ne fonctionnait pas uniquement chez les mauvais. Le débat était agité mais dénué d'agressivité, en tout cas intéressant.

Pool-Jones a soudainement abrégé la conversation, disparaissant du paysage en décrochant son téléphone puis s'éloignant, sans que je ne sache si ce coup de fil était inventé. Je ne l'ai pas revu. Il a refusé l'affrontement. C'est pourquoi j'ai terminé le travail en conférence de presse après la victoire, égratignant Thomas Savare car je préfère m'adresser directement au président. Il ne l'a pas mal pris. La preuve : quand je l'ai croisé, Thomas s'est excusé en glissant avec humour qu'il était en train de dilapider l'argent de ses parents ! C'est un garçon brillant.

Pool-Jones, lui, s'est fait taper sur les doigts : il avait demandé à ses joueurs de ne pas commettre d'écarts de langage et c'est lui qui avait craqué, nous comparant aussi sur le plan du jeu à une équipe frustrée. Pool-Jones, hélas pour lui, n'aura jamais la culture et le vécu d'un Max Guazzini, qui a dirigé avec talent le Stade Français de 1992 à 2011, remportant cinq fois le championnat de France. J'ai de nombreux points communs avec Max, mais pas le palmarès !

Étranger au monde du rugby, puisqu'il dirigeait la station de radio NRJ dont il est l'un des fondateurs, il a pris le club en seconde division. Tout cela entre en résonance chez moi.

Max a pris la foudre quand, en 1995, il a imposé la couleur rose pour ses maillots. Une majorité de la famille du rugby a hurlé sur le thème : « Qu'est-ce que c'est que ces maillots de "pédés" ? » Du haut de leurs troisièmes mi-temps arrosées, ils n'ont pas eu l'intelligence de mesurer que Max était en train de changer l'image du rugby. Ce monde-là vit en vase clos.

Heureusement, il a tenu bon. Il a modifié la donne, généré un nouveau public, des tribunes remplies au Stade de France aux animations avant, pendant et après le match, en passant par les calendriers des *Dieux du Stade*. Grâce à lui, le rugbyman est passé du mec ventripotent à Sonny Bill Williams, l'athlète absolu, au corps parfait, plus beau que le footballeur et physiquement plus performant. Le public féminin a commencé à s'intéresser à ce sport. Max est parvenu à créer une identité dans Paris, une ville compliquée. Et puis son code couleur est génial. L'association reste encore immédiate aujourd'hui ; c'est ce qui manque au Racing-Métro 92, qui devrait jouer sur le côté vintage de son maillot ciel et blanc.

Max Guazzini a un entregent exceptionnel, c'est un puits de culture et d'anecdotes, sur François Mitterrand, Bertrand Delanoë ou Dalida, dont il a été l'attaché de presse. Je l'estime énormément. Il a été lâché par le rugby depuis qu'il a été acculé à la démission du Stade Français en 2011. Je l'ai soutenu lorsqu'il s'est présenté aux élections à la Ligue nationale. Il n'est pas passé loin.

Enfin, en novembre 2012, il a été élu membre du comité directeur. Il est aussi vice-président de la LNR, en charge de la communication, des médias et du marketing. Je n'ai rien contre Paul Goze, élu patron de la Ligue pour quatre ans. Mais j'avais fait campagne pour Max Guazzini, qui a été victime d'un intense lobbying. La veille des élections, les présidents du Top 14 se sont réunis et ont procédé à un vote fictif. Je n'y avais pas pris part.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2013. N° 109410 (XXXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE